



**HAL**  
open science

## Le rôle des revues en France depuis l'après-Guerre

François Dosse

► **To cite this version:**

François Dosse. Le rôle des revues en France depuis l'après-Guerre. *Diogène: Revue internationale des sciences humaines*, 2024, n° 279-280 (3), pp.5-21. 10.3917/dio.279.0005 . hal-04562589

**HAL Id: hal-04562589**

**<https://hal.science/hal-04562589>**

Submitted on 7 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE RÔLE DES REVUES EN FRANCE DEPUIS L'APRÈS-GUERRE

FRANÇOIS DOSSE (CHCSC - Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines)

Les idées ne circulent pas toutes seules. Elles sont portées par des regroupements de sociabilité, des réseaux d'affinité constitués par les revues qui sont autant de supports majeurs de légitimation de la parole des intellectuels. Moyens de mise en visibilité, d'accréditation, de cooptation, l'appartenance à une revue vaut certificat de qualification. Les revues sont de véritables poumons de la vie intellectuelle. Par leur diversité, elles sont le lieu privilégié des controverses, des polémiques et de ce que Ricœur appelle « le conflit des interprétations » (Ricœur, 1969). Elles permettent aussi des croisements interdisciplinaires et, comme le souhaitait Roger Caillois en créant la revue *Diogène* en 1952, elles peuvent impulser des diagonales heuristiques. Elles deviennent le terreau sur lequel émergent ceux que l'on qualifie de maîtres penseurs ou de maîtres à penser, leur assurant une tribune d'expression et de légitimation. Sans ces revues, comme l'a dit Pierre Nora, la vie intellectuelle aurait été un encéphalogramme plat.

## *Le temps de l'engagement*

Au sortir du second conflit mondial et de la barbarie nazie, la plupart des intellectuels considèrent qu'ils ne peuvent pas rester confinés dans leurs bibliothèques. Ils entendent investir l'espace public pour défendre les valeurs démocratiques et dénoncer les injustices. C'est le moment où la revue *Les Temps modernes*, créée par Sartre à la libération en 1945, incarne l'engagement de l'intellectuel dans la Cité. L'équipe rédactionnelle est animée, autour de Sartre, par un comité de rédaction composé de Simone de Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aron, Jean Paulhan, Albert Ollivier et Michel Leiris. On retrouve dans l'ambition de ces intellectuels le souci de répondre aux enjeux de l'époque. « Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque [...]. Nous ne voulons rien manquer de notre temps » liton dans la présentation de la revue (Sartre, 1945 ; 1948 : 12-13). Sartre aura exemplifié la figure de l'intellectuel engagé qu'il conçoit comme un personnage solitaire, ignoré par la classe dominante, coupé des classes défavorisées, en proie à une tension interne par laquelle sa quête personnelle est portée vers l'extérieur, le poussant à l'engagement dans les conflits de son temps. Selon Sartre, en se portant du côté des classes défavorisées, l'intellectuel contribue à l'universalisation de leurs aspirations.

La revue *Les Temps modernes* est conçue comme un instrument de dévoilement pour contribuer activement à la construction d'un monde meilleur. L'impératif se trouve dans l'actualité dont la compréhension des enjeux doit guider l'action. L'écrivain est appelé à sortir de sa tour d'ivoire : « L'écrivain n'est ni Vestale, ni Ariel, il est "dans le coup", quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite » (*ibid.*). Sartre définit en 1948 ce qu'il entend par l'engagement de l'écrivain dans *Qu'est-ce que la littérature ?* :

« L'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer » (*ibid.* : 73). Il ressent intensément ce

qu'il avait ignoré en 1933 en Allemagne, le souffle de l'histoire, son injonction à y prendre sa place et à y défendre ses valeurs : « L'historicité reflua sur nous [...] ; Nous découvriions comme un goût d'histoire » (*ibid.* : 258).

### *Le combat idéologique du PCF passe par ses revues*

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, l'idéologie communiste domine le paysage des revues. Le PCF est auréolé du prestige lié à son implication dans la résistance, au nombre de ses martyrs et bénéficie du prestige qui entoure l'URSS en tant que pays qui a payé le prix le plus fort dans la victoire contre le nazisme. Le PCF est alors le premier parti politique en France avec 28,9 % des électeurs en 1946 et ses 800 000 adhérents. Règne alors le couple royal Louis Aragon et Elsa Triolet sur le monde intellectuel. En 1947, avec le schisme entre l'Est et l'Ouest et la Guerre froide, le PCF démultiplie ses organes de combat idéologique et les revues communistes se multiplient pour dénoncer l'impérialisme américain : *La Pensée*, *La Nouvelle Critique*, *Clarté*, les *Cahiers du communisme*, *Europe*, *Les Lettres françaises* grâce auxquels le PCF met ses intellectuels en ordre de bataille.

C'est le moment où la direction du PCF oppose deux types de

sciences : la science bourgeoise et la science prolétarienne, selon la conception défendue à Moscou par Jdanov et Lyssenko. Pour mener la bataille idéologique, le PCF a besoin de relais. Il lance *La Nouvelle critique* en décembre 1948. Jean Kanapa, rédacteur en chef, est chargé de la défense de la ligne et s'arroge le droit de réécrire si besoin les articles de ses collaborateurs. Cette équipe de choc de la nouvelle génération est composée, outre Jean Kanapa, de Victor Joannès, Annie Besse, Pierre Daix, Jean Fréville, Jean Desanti, Victor Leduc et Henri Lefebvre. Le combat idéologique n'épargne personne : Sartre, Malraux, Mauriac et Rousset sont considérés comme des personnalités qui se sont mis à la remorque des intérêts des industriels américains : « Ils mentent. Et savent qu'ils mentent. » (*La Nouvelle Critique* : 1). Dans ses diatribes, Jean Kanapa n'épargne pas Albert Camus qu'il traite dans son pamphlet de 1947, *L'existentialisme n'est pas un humanisme*, de fasciste et de valet de la bourgeoisie.

*La Pensée* est l'autre arme idéologique du PCF ; considérée comme trop traditionnelle dans sa séparation postulée entre le culturel et le politique, et donc peu efficace, elle passe progressivement au second plan. Revue universitaire, elle est mise sous la responsabilité de René Maublanc, puis de Marcel Cornu, se présentant comme la revue du « rationalisme moderne ». En ces années de Guerre froide, la direction du Parti a besoin de mettre à la tête de ses publications des hommes disciplinés, prêts à avaler toutes les couleuvres. C'est ainsi que Pierre Daix, un inconditionnel de la ligne à l'époque, se retrouve nommé rédacteur en chef des *Lettres françaises*, imposé par Laurent Casanova à Claude Morgan.

Aux nombreux organes de presse du Parti communiste s'ajoutent encore les *Cahiers du communisme*, *Démocratie nouvelle*, *Action*. La revue *Europe*, originellement non liée au PCF, a été placée sous son contrôle avant la guerre. La direction du Parti dote aussi les étudiants communistes d'une revue, *Clarté*, dont la responsabilité est confiée à Arthur

Kriegel, Annie Besse (Kriegel) et Jacques Hartmann. L'objectif clairement assigné à *Clarté* est de partir à l'assaut du quartier latin et du monde universitaire parisien pour conquérir une position hégémonique, ce qui implique une politique systématique de noyautage et de prise de pouvoir dans toute une série d'organisations représentatives, dont l'UNEF. Quant au contenu des articles de *Clarté*, il est la quintessence du sectarisme : le coup de Prague de 1948, qui voit le Parti communiste tchécoslovaque mettre fin à la démocratie et au pluralisme politique, est salué par *Clarté* dans son numéro du 11 mars 1948 : « Les ouvriers de Prague ont fêté le centenaire de 1848 en instituant la démocratie populaire ».

### *L'endiguement* : Preuves

À l'opposé du pôle communiste, Raymond Aron entend se faire entendre pour combattre les ambitions de l'URSS et de l'idéologie communiste. Clairement engagé dans le camp de la reconstruction d'une Europe politique alliée aux États-Unis, Aron participe activement à une organisation internationale dont l'origine date de la tenue en juin 1950 à Berlin d'un congrès pour la liberté de la culture, le CLC. Un comité de 38 membres de diverses nationalités se constitue dont quelques Français illustres (parmi lesquels, outre Raymond Aron, Léon Blum, André Gide, François Mauriac, Rémy Roure, Georges Duhamel et Albert Camus).

Tous sont animés par le souci de résister à l'emprise soviétique et entendent endiguer le totalitarisme sous toutes ses formes. Les membres de cette organisation relèvent de divers courants idéologiques : « Les anciens communistes ; la résistance antifasciste et antinazie non communiste ; les fédéralistes européens ; les intellectuels émigrés des pays communistes » (Grémion, 1995 : 24). Face à l'embrigadement, au lyssenkisme et au jdanovisme, le thème de la liberté de la culture est brandi comme une valeur démocratique menacée et qui nécessite d'allumer des contre-feux.

Ce Congrès confie à chacune des nations participantes la tâche de créer des revues qui puissent relayer ses thèses et les diffuser. Entre 1953 et 1955, on voit ainsi naître *Encounter* à Londres, *Cuadernos* en Espagne, *Das Forum* en Autriche, *Tempo presente* en Italie. La revue *Preuves*, créée en France en mars 1951, se présente comme les

« Cahiers mensuels du Congrès pour la liberté de la culture ». Dirigée par François Bondy, cette revue paraîtra de 1951 à l'été 1969 : « Raymond Aron était notre "figure de proue", ses analyses de la politique française assuraient aux livraisons qui les publiaient une diffusion plus grande, une attention plus générale » (Bondy, 1989 : 565-566). Son positionnement consiste à favoriser la construction de l'Europe et la réconciliation franco-allemande, facilitée par l'étroite collaboration avec la revue allemande *Der Monat* (Melvin Lasky, Herbert Luthy, Richard Lowenthal, F.-R. Allemann). *Preuves* devient un lieu de découverte d'écrivains dissidents de l'Est comme Czeslaw Milosz, et plus tard Witold Gombrowicz. Après la disparition de Staline, le ton change et la revue se fait le support de la publication des témoignages à charge contre le totalitarisme provenant de ses victimes. Elle s'attache à révéler des écrivains de l'Est en publiant leurs témoignages sur la vie culturelle et artistique de leur pays.

*Preuves* multiplie les initiatives pour aller au-devant de son public en une période qui ne lui est pas favorable. François Bondy, son directeur, et Jacques Carat, son rédacteur en chef, lancent en 1953 des conférences-débats, les « Mardis de *Preuves* ». La revue prend pied dans l'édition en lançant une collection du même nom « *Preuves* ». La revue des libéraux bénéficie de collaborations étrangères prestigieuses comme celle d'Hannah Arendt ou Jeanne Hersch, une proche de Karl Jaspers, et reproduit des articles de George Orwell sur l'antitotalitarisme. Dans le climat encore largement marqué, en ces années cinquante, par la fascination qu'exerce l'URSS sur les intellectuels, *Preuves* se trouve condamnée à évoluer dans un milieu largement hostile, et cantonnée à une certaine marginalité. Tenue à distance, elle entretient des relations tendues avec *Esprit*. La revue *Preuves* regroupe « trois sensibilités principales » : celle des socialistes et syndicalistes en marge des organisations comme André Philip, Michel Collinet ou Jacques Carat, une composante de droite avec Jules Monnerot, Thierry Maulnier, et une composante centriste avec Raymond Aron et Denis de Rougemont. Elle devient aussi le pôle de ralliement d'anciens communistes en rupture de ban, comme l'Allemand Franz Borkenau, l'Italien fondateur de *Tempo presente*, Silone ou encore Manès Sperber.

Parmi les ex-communistes collaborateurs de *Preuves*, Boris Souvarine est un éminent spécialiste du monde soviétique d'où il vient et où il a occupé une position majeure. Il avait poursuivi son combat contre le stalinisme en tant que communiste indépendant dans une revue qu'il animait en France entre 1925 et 1933, *Le Bulletin communiste*, et avait créé une nouvelle revue en 1934, *La Critique sociale* qui a compté, parmi ses collaborateurs, Raymond Queneau, Georges Bataille, Michel Leiris, Simone Weil... Il était devenu très tôt un excellent analyste des perversions du système bureaucratique, du fonctionnement totalitaire du pouvoir, et à ce titre ses contributions publiées dans *Preuves* sont précieuses.

À la fois fermement européenne, à contre-courant du patriotisme français et antimarxiste dans le climat marxisant des années cinquante, *Preuves* restera peu entendue, mais ses thèses ont parfois un caractère prophétique, la revue défendant le projet de construction européenne avec, au nombre de ses avocats talentueux, Denis de Rougemont, président du mouvement jusqu'en 1967. Selon ce dernier, l'Europe doit se construire à partir d'une « communauté spirituelle » exprimant un « esprit européen ». Dès l'après-guerre, il ne cesse de soutenir cette thèse au-delà des colonnes de la revue *Preuves*.

### *La quête d'une troisième voie*

Ne se situant ni du côté de la défense du communisme, ni dans le camp libéral, un certain nombre d'intellectuels cherchent à incarner une troisième voie possible en récusant les termes de la Guerre froide. Parmi eux, on retrouve une revue qui a toujours fait de la quête d'une voie singulière son identité depuis sa création, par Emmanuel Mounier en 1932, la revue *Esprit*. Dans le climat de crise des années trente, elle cherchait déjà à se faire entendre en récusant à la fois le matérialisme individualiste et le matérialisme collectiviste et en définissant une conception personnaliste de la société, seule manière de sortir des impasses des logiques holistes. La création d'*Esprit* avait participé à une effervescence générale dans les milieux intellectuels qui sera qualifiée plus tard d'« esprit des années 30 » (Touchard, 1960), puis de « non conformistes des années 30 » (Loubet del Bayle, 1969). Le krach de Wall Street n'est alors qu'un épiphénomène pour

ces jeunes intellectuels qui souffrent surtout du trou générationnel creusé par la Première Guerre mondiale. Un fossé infranchissable oppose les anciens combattants encore jeunes pourtant, mais brisés par l'épreuve du feu, et la nouvelle génération orpheline qui a quelques difficultés à porter ce poids de la guerre et à s'imposer à des aînés qui semblent leur opposer un véritable mur d'incompréhension. Un sentiment de vide emporte cette jeunesse intellectuelle, au-delà des clivages politiques, vers une contestation générale des valeurs dominantes. On est alors anticapitaliste, anticommuniste, antirationaliste, antiaméricaniste. Un large front du refus se dessine en ces années trente et se traduit par la multiplication du nombre de revues. Naissent aussi à l'époque la revue *l'Ordre nouveau*, *Réaction*, *Combat*, *Plans*...

De ces multiples initiatives, seul *Esprit* saura traverser l'épreuve du temps. La revue le doit en grande partie à Emmanuel Mounier, à sa ténacité. Il ne supporte pas la Sorbonne où pourtant il réussit ce qui aurait pu être le début d'une carrière académique. Il est reçu brillamment second à l'agrégation de philosophie en juillet 1928, mais il n'entend pas poursuivre sur une voie qui lui semble toute tracée et trop confortable. Si être, c'est être en route, il faut briser cette ligne droite, et lorsqu'il lance la revue *Esprit*, il se réjouit d'avoir rompu les amarres avec l'université. « L'œuvre commencée à *Esprit*, je m'y maintiendrai jusqu'à la misère comprise » (Mounier, cité par Winock, 1975 : 17).

Mounier réussit son entreprise grâce à sa capacité à sortir les intellectuels catholiques du ghetto dans lequel ils se sont laissés enfermer en se situant jusque-là systématiquement à l'écart des mouvements progressistes d'une société de plus en plus laïcisée. Il invite à ouvrir portes et fenêtres pour s'extraire de l'odeur de naphthaline, et s'en prend à la pratique religieuse dominante. La tradition de l'alliance du sabre et du goupillon est en effet entretenue par tout un milieu catholique nostalgique tourné vers *l'Action Française*, mais les catholiques commencent alors à s'acclimater aux institutions laïques, républicaines, démocratiques et à s'engager dans une coopération sociale active et ouverte aux non croyants dans la ligne de ce que proposait le créateur du *Sillon* en 1901, Marc Sangnier. C'est sur ce terrain, celui du dialogue et de l'ouverture sur la société civile, que Mounier fonde l'ambition de sa nouvelle revue.

Mounier disparaissant en 1950, l'écrivain Albert Béguin assumera son héritage avant de passer la main à Jean-Marie Domenach en 1957. Ensuite, Paul Thibaud deviendra le directeur de la revue jusqu'en 1988, date à laquelle Olivier Mongin prend la direction de la revue. Ce courant de pensée se situera dans la mouvance plurielle de ce que l'on a appelé la deuxième gauche et s'engagera constamment pour l'émancipation des peuples colonisés. *Esprit* participera activement aux grandes controverses intellectuelles comme celle qui a eu lieu dans les années soixante autour du structuralisme. C'est avec le groupe de philosophes de la revue que Ricœur débatta avec Claude Lévi-Strauss en 1963. Le vent contestataire de la fin des années soixante autour de Mai 68 aura des échos à *Esprit* où les thèses d'Ivan Illich et ses visées utopiques seront activement relayées et défendues. Avec la publication de *L'Archipel du Goulag* en 1974, la revue s'engage dans une réflexion de fond sur le phénomène totalitaire, se référant aux pensées de Claude Lefort et de Cornelius Castoriadis, en quête d'une révolution culturelle.

De la même manière que Mounier, Roger Caillois entame une brillante carrière avec son intégration à l'ENS en 1933 et l'obtention de l'agrégation de grammaire en 1936, mais il

fait le choix de l'avantgarde et se lie d'amitié avec André Breton et le groupe surréaliste. Littéraire de formation, il se tourne vers les disciplines nouvelles que sont, à l'époque, la sociologie, l'anthropologie et prône des « sciences diagonales ». En 1952, il crée l'instrument qui va lui permettre de contribuer à l'épanouissement de la transdisciplinarité et de l'ouverture internationale avec *Diogène*. Cette nouvelle revue se distingue par son non-conformisme, son opposition aux prêts-à-penser, et trouve son support institutionnel dans l'UNESCO qui la finance. Elle se veut un grand organe de large information scientifique et de synthèse internationale. En pleine guerre froide, *Diogène* se présente comme une revue hostile aux dogmes, et qui fraye, par la dialogique de ses contributeurs de diverses obédiences et spécialités, les voies d'un dégel.

Roger Caillois réunit autour de lui des contributeurs aussi différents que Georges Dumézil, Jean Piaget, Émile Benveniste, Paul Rivet ou François Perroux... Le lien avec l'UNESCO implique des contributions consensuelles, évitant la polémique, ce qui conduira Roger Caillois à porter le fer contre Lévi-Strauss dans une diatribe restée célèbre contre le relativisme culturel dans les colonnes de *La Nouvelle Revue Française* (Caillois, 1<sup>er</sup> décembre 1954 : 1010-1021 ; 1<sup>er</sup> janvier 1955 : 58-70).

Cette prise de position suscite une vive controverse portée par les revues. La thèse défendue par Lévi-Strauss dans *Race et Histoire* en 1952 aura un important écho en tant que critique de l'eurocentrisme avec sa notion implicite de hiérarchie des civilisations. Elle fait pourtant l'objet d'une critique acerbe de son *alter ego* Roger Caillois. En tant que directeur de la revue *Diogène*, Caillois entend vérifier la thèse de l'unité de l'humanité par-delà sa diversité. Pour avancer dans ce sens, il invente le concept de sciences diagonales, et se retrouve en ces années cinquante en position de concurrence directe avec le projet de Lévi-Strauss qui veut lui aussi unifier les sciences sociales, mais autour de son programme d'anthropologie sociale et d'une méthode globalisante, le structuralisme.

La querelle éclate sur la question du relativisme culturel. Caillois établit un parallèle entre l'émergence de certaines philosophies et l'époque qui les a vu naître, en observant non un simple reflet de la période, mais au contraire le comblement d'un manque. Caillois reproche à Lévi-Strauss d'accorder des vertus disproportionnées aux peuples autrefois délaissés, et critique globalement son point de vue relativiste. Il oppose à Lévi-Strauss la conviction d'une supériorité de la civilisation occidentale qui se situe dans sa curiosité constante à l'égard des autres cultures, d'où est justement née l'ethnographie, besoin qui n'a pas été ressenti par les autres civilisations. Pour lui, l'abandon de la conception hiérarchique entre les civilisations, qui a certes sa positivité, ne doit pas interdire de reconnaître la supériorité de la science sur la magie, de la rationalité sur la superstition, et de la démocratie politique sur le système tribal.

La riposte ne se fait pas attendre, et elle est cinglante. Elle trouve paradoxalement la revue de Sartre comme support, *Les Temps modernes* : « Diogène prouvait le mouvement en marchant. M. Roger Caillois se couche pour ne pas le voir » (Lévi-Strauss, 1955 : 1187). À l'allusion de Caillois au cannibalisme, il répond qu'il ne place pas la morale à la cuisine et que sous le rapport du nombre d'hommes tués, nous faisons mieux que les Papous. C'est surtout la violence de la polémique qui surprend : « M. Caillois se livre à un exercice qui commence par des bouffonneries de table d'hôte, se poursuit en déclarations de prédicateur pour se terminer par des lamentations de pénitent. C'était bien là, d'ailleurs, le style des

cyniques dont il se réclame » (*ibid.* : 1202) ; « L'Amérique a eu son Mc Carthy : nous aurons notre Mc Caillois » (*ibid.* : 1214). Le paradoxe voudra que le jour où Lévi-Strauss fera son entrée à l'Académie française, succédant au fauteuil de Montherlant en 1974, il sera reçu par... Roger Caillois !

*La tentative de « désembouteillage idéologique »* : Communications 1956 est l'année des ruptures. La révélation des crimes de Staline par Khrouchtchev lors du XX<sup>e</sup> congrès du PCUS, ainsi que l'invasion de la Hongrie par l'Armée rouge soviétique sont pour beaucoup d'intellectuels français un choc, une perte de boussole, une remise en question radicale de leur rapport à l'histoire. À ce traumatisme s'ajoute la volte-face du gouvernement de Guy Mollet, élu pour faire la paix en Algérie, et qui intensifie la guerre.

Face à ce climat de dérégulation du politique, Edgar Morin en appelle à un révisionnisme généralisé des fausses certitudes. Commencant ce qu'il va qualifier de « désembouteillage idéologique », il décide de fédérer les intellectuels ébranlés au sein d'une nouvelle revue, *Arguments*, qui propose une révision du marxisme, un abandon de la vulgate, et une mise en évidence des contradictions de la modernisation. Cette revue se veut l'expression d'un dégel idéologique, substituant à la langue de bois une pensée interrogative, et multidimensionnelle. Avec *Arguments*, qui fédère des intellectuels de la génération de la Résistance et pour la plupart anciens militants du PCF, Edgar Morin remet en question le prêt-à-penser. Conscients que les schémas sur lesquels ils ont fonctionné jusque-là sont caducs, ces intellectuels intègrent les acquis des sciences sociales alors en de la sémiologie et des questions d'ordre épistémologique.

La revue devient un lieu de sociabilité intense entre amis, où il est question de tout remettre à plat, et de réviser tout ce sur quoi s'étayait leur croyance collective. Il n'est pas question de définir une ligne de pensée et de conduite, mais de problématiser, sous un angle inédit, les réponses convenues, de les passer au crible de nouveaux questionnements. *Arguments* entend se débarrasser de tout dogmatisme et laisser place à un projet anthropologique ouvert. Ses animateurs ont en commun le désir de combattre par tous les moyens le djanovisme stalinien, tout en maintenant ouverte la perspective d'un changement socialiste. La revue rend compte des problèmes politiques, de la civilisation technicienne, de la réflexion sur le langage, dans le sens de la recherche d'une radicalité critique. Ce périodique se veut anticonformiste, ce qui présuppose de franchir les barrières disciplinaires pour éviter chapelles et ghettos. Elle est essentiellement animée par des sociologues : Morin, Duvignaud, Fougeyrollas ou Mallet... et puise très vite dans les apports de la psychanalyse. Sous l'impulsion d'Axelos, elle s'oriente vers une critique de plus en plus sévère de la technique en s'appuyant sur les positions d'Heidegger. Cette recherche d'une voie nouvelle prend pourtant prématurément fin en 1962. Par sa disparition, elle prend acte que le relais est désormais passé au courant de pensée triomphant en ce début des années soixante, le structuralisme, perçu par Morin comme un regel.

*L'avant-gardisme des années soixante : le revuisme accompagne l'émancipation des sciences humaines*

Une des caractéristiques des années soixante, symptôme d'une effervescence intellectuelle tout à fait exceptionnelle, c'est la vitalité des revues, leur nombre croissant et

leur influence grandissante. Elles sont un lieu de sociabilité privilégié et le cadre idéal pour faire valoir la force du paradigme structuraliste. Le contournement des institutions traditionnelles passe par ces regroupements interdisciplinaires que permettent les revues, lieux de confluences et d'échanges à partir desquels l'influence progresse par cercles concentriques. Parmi les périodiques qui vont transformer le lectorat des sciences humaines en foule de partisans du structuralisme, on a celles qui s'adressent au public spécialisé d'une discipline particulière, celles qui se présentent comme l'expression même de l'interdisciplinarité revendiquée et enfin celles, liées à un courant politique, qui se sentent interpellées par le phénomène, et entament un dialogue avec ses représentants.

Animant l'âge d'or des sciences humaines, on trouve la revue créée par Lévi-Strauss en 1961, *L'Homme*, qui s'entoure du géographe Pierre Gourou et du linguiste Émile Benveniste. Si elle se présente comme une revue française d'anthropologie, ses visées dépassent le strict milieu professionnel. En 1966, année du sacre structuraliste, naît la revue *La Linguistique*, sous la direction d'André Martinet, tandis que Larousse lance sa propre revue de linguistique, *Langages*. Cette dernière réunit les noms les plus prestigieux de la modernité linguistique. Le concepteur du projet, véritable porte-drapeau de la réflexion structurale est Algirdas-Julien Greimas, mentor de Roland Barthes. Le projet est ambitieux : il s'appuie sur des groupes qui travaillent depuis plusieurs années déjà dans cette perspective et est favorable aux différents domaines de réflexion autour du langage, musical avec Nicolas Ruwet, logique avec Oswald Ducrot, médical avec Henry Hécœan, littéraire avec Roland Barthes, informatique avec Maurice Gross.

Une autre revue va jouer un rôle majeur dans les sciences humaines, c'est *Communications* qui naît en 1961. Elle émane du Centre d'études et de communication de masse de la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE, constitué en janvier 1960 à l'initiative de Georges Friedmann. Il s'agit dans ce cas d'une symbiose réalisée entre sociologie et sémiologie. Le titre exprime bien la préoccupation majeure du moment qui consiste à décrypter le sens des messages transmis par les moyens modernes de diffusion de l'information : la presse, la radio, la télévision, la publicité, soit l'ensemble des médias qui prennent alors une importance grandissante. Il s'agit d'interroger la modernité qui relie la civilisation technicienne et la culture de masse.

Dans le même temps, en 1960, voit le jour au Seuil une revue qui devient vite l'expression de cette ambition syncrétique représentée par le structuralisme, *Tel Quel*. Cette dernière révèle d'autant mieux le souci de synthèse de l'époque qu'elle n'émane d'aucune discipline particulière. Elle est lancée par des écrivains, et se donne pour cible le public intellectuel d'avant-garde. *Tel Quel* reprend une expression de Nietzsche : « Je veux le monde et le veux TEL QUEL, et le veux encore, le veux éternellement ». Ce groupe poursuit un objectif essentiellement littéraire, mais si le terme de science est mis en valeur sur la couverture, le projet entend s'appropriier toutes les formes avant-gardistes, modernistes des sciences humaines pour promouvoir une écriture nouvelle et, en ces années soixante, c'est le structuralisme qui incarne cette modernité scientifique. D'où un sous-titre très englobant, « Littérature/Philosophie/Science/Politique ». L'ambition de la revue est d'emblée transdisciplinaire, lieu d'échanges par excellence, dont le seul principe est de refléter l'avant-garde. *Tel Quel* se veut un carrefour, mélange étonnant et détonant de lacano-althuséro-barthésianisme qui se traduira par une adhésion à la Révolution culturelle

chinoise de Mao. Au moment de ce tournant maoïste, Jean-Pierre Faye, entré dans la revue en 1963, rompt avec le groupe et crée la revue *Change*.

Le haut lieu de la contestation à l'époque se situe à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm autour du philosophe Louis Althusser. C'est là que quelques disciples du caïman de l'agrégation de philosophie lancent, à la fin de 1965, les *Cahiers marxistes-léninistes*. Diffusés par l'Union des étudiants communistes, les CML portent en exergue cette citation de Lénine : « La théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie ». L'année 1966 est dans ce milieu ulmien celle d'une double rupture : celle du groupe qui suit Jacques Alain Miller pour fonder à Ulm un Cercle d'épistémologie qui va éditer *Les Cahiers pour l'analyse*, et celle qui va affecter l'Union des étudiants communistes (UEC) en novembre 1966 au moment où le secteur « pro-chinois » est dissout et doit fonder sa propre organisation : l'Union des jeunes communistes marxistes léninistes (UJCML). Le directeur de la publication à partir du numéro 9-10 des *Cahiers marxistes léninistes* devient Dominique Lecourt et la référence à Althusser est de plus en plus marquée. De 1966 à 1969, les *Cahiers pour l'analyse* vont mener un travail épistémologique et interroger la scientificité de la psychanalyse, de la linguistique et de la logique afin de construire La science, au singulier, conçue comme Théorie du discours, comme philosophie du concept.

Cette effervescence intellectuelle donne lieu aux belles heures du paradigme critique et de ses tenants qui tentent d'incarner l'avantgarde. Il est significatif, mais non limitatif, que parmi les revues qui animent la vie des idées dans les années soixante, deux d'entre elles portent haut la valeur critique comme titre, l'une se dénommant *Critique* et l'autre *Nouvelle Critique*. Le fait de penser différemment depuis Auschwitz n'est pas pour rien dans ce désir de rupture, comme l'exprime dès 1947 Georges Bataille, fondateur de *Critique*. Bataille entend regarder l'horreur en face et invite à faire comme lui, de « vivre à hauteur de mort ». Il devient avec *Critique* une des icônes d'un avant-gardisme soucieux de penser autrement avec la volonté de créer une nouvelle esthétique. Bataille a côtoyé les surréalistes avec la rigueur des sciences sociales initiant une démarche de rupture. Il s'est plongé dans l'ethnologie grâce à ses amis Michel Leiris et Roger Caillois, dans la psychanalyse lacanienne, et dans une lecture revisitée de Hegel grâce à Kojève.

Bataille s'entoure de penseurs en marge de l'académisme tels que Maurice Blanchot, Pierre Klossowski, Éric Weil, Alexandre Koyré et Alexandre Kojève qui donnent chacun de la visibilité au regard décapant qui gagne au fil des années cinquante-soixante une légitimité dans les milieux intellectuels. Si le primat est donné à la philosophie, la revue compte pratiquer l'interdisciplinarité. Son principe est de se servir des publications d'ouvrages comme prétextes à des prolongements théoriques préconisés par l'auteur de l'article. Le caractère avant-gardiste est néanmoins masqué par le sous-titre de *Critique* :

« Revue générale des publications françaises et étrangères ». S'il y a

derrière cet affichage une volonté encyclopédique, elle est bien celle de l'esprit moderne, ne voulant pas s'enfermer dans l'appartenance à un clan. L'exigence de lucidité de Bataille, de dépassement de la naïveté et de la croyance en un futur radieux lui fait préférer l'inutile à l'utile, la dépense à la capitalisation, le présent au futur. Hostile à toute forme d'engagement, Bataille se fait le chantre d'une hyper-morale qui inverse l'opposition traditionnelle entre le Bien et le Mal pour mieux se trouver en relation de lucidité par rapport

à la dimension du pire, des manifestations de l'enfer. On retrouve le caractère matriciel d'Auschwitz dans la pensée de Bataille et dans l'exigence critique attendue des collaborateurs du périodique. L'absence d'engagement se caractérise par le fait que la revue ne prend position ni sur la Hongrie en 1956, ni sur la question algérienne, se restreignant à une forme d'« indifférentisme politique » (Patron, 2000 : 60).

Lorsque Bataille disparaît en juillet 1962, Jean Piel lui succède. Depuis 1950, il est le rédacteur en chef-adjoint, en compagnie d'Éric Weil, moment où la revue trouve les Éditions de Minuit pour l'éditer. Médiateur hors-pair et découvreur de nouveaux talents, Jean Piel a déjà promu à la revue le nouveau roman, accueillant des textes d'Alain Robbe-Grillet, Michel Butor et Roland Barthes. En 1963, il rassemble autour de lui une équipe avant-gardiste en intégrant au comité de rédaction Roland Barthes, Michel Deguy et Michel Foucault, auxquels viendront s'ajouter Pierre Charpentrat en 1965, Jacques Derrida en 1967 et Roger Errera en 1968. Malgré son austérité, *Critique* exerce une fonction majeure au sein de l'intelligentsia d'avant-garde, et la revue est doublée d'une collection du même nom aux Éditions de Minuit. La première publication de cette nouvelle collection est l'ouvrage de Jacques Derrida, *De la grammatologie*, publié en 1967 à l'initiative de Jérôme Lindon et de Jean Piel. On y défend avec véhémence tout ce qui relève de l'avantgarde littéraire et théorique, et Roland Barthes se fait l'avocat passionné de *L'histoire de la folie* de Foucault dès sa publication en 1961. Dès le début des années soixante, *Critique* devient le support de la rupture avec la pensée du *Cogito*, avec l'existentialisme sartrien. Elle soutient et promeut les maîtres penseurs de la pensée critique, Foucault, Lacan, Barthes, Derrida, Deleuze, Serres... C'est encore dans ses colonnes que Georges Canguilhem prend la défense des *Mots et les choses* de Foucault contre Sartre. Quant à Foucault, il participe aux deux numéros consacrés à Bataille et à Blanchot.

À ce magistère occupé par *Critique* qui incarne l'avant-garde philosophique, il faut ajouter, sur le front plus politique des intellectuels communistes, *Les Lettres françaises* d'Aragon et la mue de *La Nouvelle Critique* dans les années soixante qui s'essaient à un début d'*aggiornamento* après la période stalinienne, accueillant elles aussi les expressions d'avant-garde. *Les Lettres françaises*, dont le tirage hebdomadaire a repris quelques couleurs au milieu des années soixante, devient sous la direction de Louis Aragon et de Pierre Daix une tête chercheuse de la modernité. Pierre Daix se fait l'avocat des thèses structuralistes, publiant des textes de Barthes et de Jakobson, pendant qu'Aragon fait l'éloge de Sollers, de *Tel Quel* et de Jean-Luc Godard. En septembre 1965, dans un grand article « Qu'est-ce que l'art ? », Aragon, après avoir vu *Pierrot le fou*, se lance dans un véritable dithyrambe du cinéaste qui incarne la nouvelle vague :

« L'art d'aujourd'hui, c'est Jean-Luc Godard... Godard, c'est Delacroix. » (Aragon, 1965). Les tenants de la nouvelle critique littéraire deviennent des collaborateurs réguliers des *Lettres françaises* où l'on peut lire des articles de Jean-Pierre Faye, Philippe Sollers, Marcelin Pleynet ou Denis Roche. Aragon se tourne aussi vers le nouveau roman dont il salue l'expression avant-gardiste, en rupture totale pourtant avec ses positions antérieures sur le réalisme socialiste. Dans *Les Lettres françaises*, il se fait le partisan passionné de Michel Butor comme de Claude Simon. Il regroupe dans *Les Lettres françaises* toute une

série de jeunes auteurs : Jacques Roubaud, Maurice Regnault, Pierre Lartigue, Michel Deguy, sous le titre : « Qu'est-ce que la poésie en 1964 ? ».

De son côté, *La Nouvelle Critique* accompagne la déstalinisation en remettant en cause le culte de la personnalité et en s'intéressant aux socialistes. Alors que *Les Lettres françaises* restent tributaires des positions officielles du Parti défendues par le philosophe Roger Garaudy, membre du Bureau politique, *La Nouvelle Critique* ouvre ses pages à celui qui représente la modernité par une toute nouvelle lecture de Marx en ce milieu des années soixante : le défenseur de l'antihumanisme théorique, Louis Althusser. Un moment important de cette confrontation a lieu lors du comité central d'Argenteuil en mars 1966 qui enterre officiellement la période lyssenkiste et jdanovienne, définissant une nouvelle ligne d'alliance et d'ouverture vers les intellectuels. La résolution finale débouche sur un compromis qui reconnaît une liberté totale d'expression pour les sciences de la nature, la littérature, les arts, mais qui limite encore cette liberté pour les sciences sociales et la philosophie, et rappelle le primat de la direction du Parti sur les intellectuels en matière politique.

On retrouve ce désir de modernité dans la nouvelle équipe animant *La Nouvelle Critique*, qui décide de passer d'une quinzaine à une trentaine de collaborateurs. En cette occasion, la revue connaît un coup de jeune et intègre des intellectuels réputés pour être de bons connaisseurs des théories avant-gardistes, comme les nouveaux entrants du comité de rédaction : Gérard Bellouin, Christine Buci-Glucksmann, Gérard Chouchan, Patrice de Gainzbourg, Jacques Leclerc, Pierre Macherey. Cette liberté est certes étroitement surveillée, et la direction du Parti contrôle toujours les éventuels dérapages en tenant la revue par le cordon de sa dépendance financière. La revue sait cependant jouer de la part d'autonomie qu'elle a conquise et s'ouvre, comme *Les Lettres françaises*, à l'équipe de *Tel Quel. Débattre*

Alors que le paradigme hypercritique est en crise à la fin des années soixante-dix, se crée une nouvelle revue chez Gallimard, lancée en 1980 par Pierre Nora, *Le Débat*. Secondé par Marcel Gauchet et Krzysztof Pomian, Pierre Nora entend sortir du dialogue de sourds des chapelles qui, au lieu d'échanger des arguments, ne cessent de s'invectiver. Cette nouvelle publication entend aborder tous les domaines du savoir et donner une visibilité à ce qui semble aux yeux de ses animateurs aller dans le sens de l'innovation. Son sous-titre est évocateur de l'intention d'intervenir dans la Cité : « Histoire, politique, société ». Elle ambitionne de sortir des carcans idéologiques, de décroquer, de relayer les travaux publiés hors de France. La revue se laisse interpellé par l'actualité, tout en conservant une certaine distance afin d'éviter toute instrumentalisation. Elle défend le principe de non fermeture en insistant sur le seul critère qui lui semble pertinent, celui de la compétence de ses contributeurs. Né sous le signe du débat en 1980 car, soulignait alors Pierre Nora, il n'y en a pas, *Le Débat* met un terme à son aventure en 2020, à l'occasion de ses 40 ans, expliquant sa disparition au motif que de débat, il n'y en aurait plus...

Le 15 avril 1980, Sartre, qui a incarné depuis 1945 la posture de l'intellectuel universel, meurt à l'hôpital Broussais. La presse lui rend un vibrant hommage, consciente qu'avec lui une époque se clôt. Cette disparition symbolise un changement d'époque et un basculement dans ce que l'on attend des intellectuels. Depuis la fin des années soixante-dix, on sentait

déjà bien comme un parfum de fin de quelque chose, de tournant nécessaire par rapport aux modèles qui avaient fait la fortune des sciences humaines jusque-là. Ce désir de changement est en quête d'un catalyseur chez ceux qui ne supportent plus le prêt-à-penser des chapelles qui se disputent entre elles des lambeaux de magistrature à base d'excommunications et d'anathèmes. La philosophie du soupçon, nourrie du structuralisme, du marxisme et autres -ismes, est en perdition, et sur ses décombres les voies de sortie des impasses sont multiples mais encore impuissantes à proposer une alternative crédible. Une page se tourne, prenant acte de l'échec des visées globalisantes. C'est dans ce contexte que Pierre Nora lance chez Gallimard la revue *Le Débat* en 1980. La nouvelle revue ne prétend plus être le support d'un système de pensée, d'une méthode à vocation unitaire, mais un lieu de dialogue, un carrefour des idées, un support d'engagement intellectuel : « *Le Débat* n'a pas de système à imposer, pas de message à délivrer, ni d'explications ultimes à fournir » (*Le Débat* n° 1, éditorial, mai 1980).

Ce positionnement rompt radicalement avec le paradigme de l'hypercritique des années soixante. La création du *Débat* révèle la réconciliation des intellectuels avec les valeurs de la société occidentale, une réévaluation de la démocratie, des Lumières. La revue constate l'épuisement des modèles de dépassement, que ce soit dans la relation à un avenir désormais forclus, en deuil d'avenir progressiste ou révolutionnaire, ou au plan scientifique d'une rigueur débarrassée du parasitage idéologique. Le temps est à une pensée mobile et labile qui révèle les illusions perdues du scientisme des années soixante. Il est symptomatique que le sous-titre du *Débat* mette en avant « Histoire, politique, société », car en 1980 les disciplines qui ont eu un rôle pilote pendant l'heure de gloire du structuralisme – l'anthropologie, la linguistique, la psychanalyse – sont toutes dans une situation de crise, de reflux, d'éclatement et de désarroi théorique.

Dans le numéro inaugural du *Débat*, Pierre Nora s'en prend à une certaine forme de terrorisme intellectuel et à la propension à exercer un pouvoir de maître-penseur. S'il ne cède pas à un courant anti-intellectualiste, il entend rompre, grâce aux vertus d'ouverture prônées par sa revue naissante, avec ce fantasme du pouvoir absolu que véhiculent les intellectuels dominants de la période précédente :

« Dans ce modeste fonctionnaire de l'intellect, il y a un despote. Et nulle part ce despote ne s'est plus exprimé que dans la tradition française » (*ibid.* : 8). Quelques grands penseurs français se sont érigés en figures tutélaires autoproclamées, porte-parole qui ont cru incarner la vérité de l'histoire, s'en persuadant en se coupant du public en un délire de plus en plus paranoïaque.

*Le Débat* se différencie des autres revues généralistes par l'absence de comité de rédaction, de réseau de correspondants et même de comité de parrainage. Pour Pierre Nora, la revue doit être le projet d'un homme. À la différence des autres revues généralistes, *Le Débat* entend s'ouvrir à tous les vents et échapper à toutes les chapelles, à toute école, à toute institution.

Le hasard fait paraître *Le Débat* au moment même de la disparition de Sartre, le 15 avril 1980. La parution chez l'éditeur de Sartre d'une revue qui entend rompre avec le mode d'engagement intellectuel qu'il a incarné depuis 1945, bousculant le nécessaire temps du recueillement et du bilan de l'œuvre sartrienne, est vécue par les animateurs des *Temps*

*modernes* comme une provocation. La colère est d'autant plus vive que Pierre Nora accorde un entretien à Jacqueline Piatier qui paraît dans *Le Monde* du 2 mai 1980. Il y affirme que la sortie du *Débat* ait lieu « le jour de la mort de Sartre me paraît être un symbole, le signe d'une relève » (Nora, 1980). L'éditorial des *Temps modernes* réplique avec fureur, s'interrogeant sur la manière d'être fidèle à leur maître disparu. Selon le souhait de Simone de Beauvoir, la rédaction décide de poursuivre sans prétendre représenter sa « relève » en ajoutant cette note assassine qui vise Pierre Nora : « Ni bien sûr le “contrepied”, pour parler comme ce spécialiste sans vergogne du marketing culturel, qui n'a pas hésité à voir un « symbole » dans la parution de sa nouvelle gazette le jour même de la mort de Sartre (voir, dans *Le Monde* du 2 mai 1980, l'interview de P. Nora à l'occasion du lancement du *Débat*) “ContrePied”, beau sobriquet à lui attacher : comme aurait dit cette fois la duchesse de Guermantes, il finit aussi bien qu'il commence » (*Les Temps modernes*, mai 1980).

Du côté du frère ennemi de Sartre, Raymond Aron, l'accueil n'est guère plus chaleureux. Aron, peu prolix en ce genre de circonstances, s'étonne d'apprendre cette création de manière fortuite, alors qu'elle paraît chez son éditeur. Rappelant à Pierre Nora la fondation de sa propre revue, *Commentaire*, qui n'a alors que deux années d'existence, il lui demande si cette revue rivale est une déclaration de guerre. *Le Débat* entend être une revue intellectuelle pour les intellectuels, selon la formule en forme de boutade de Pierre Nora qui suggère comme devise de style gaullien pour *Le Débat* : « Les intellectuels parlent aux intellectuels ». Pierre Nora est alors bien conscient qu'il inaugure une nouvelle période, celle de l'intellectuel démocratique, ouvert à la confrontation sans exclusives d'enjeux de plus en plus complexes qui nécessitent des éclairages de la part des spécialistes pour que les citoyens puissent choisir en connaissance de cause les options qui se présentent à eux.

## Références

Aragon, L. (9-15 septembre 1965), « Qu'est-ce que l'art ? », *Les Lettres françaises* n° 1096.

Bondy, F. (1989), postface à *Preuves, une revue européenne à Paris*, présentation, choix des textes et notes de Pierre Grémion. Paris : Julliard.

Caillois, R. (1<sup>er</sup> décembre 1954) et (1<sup>er</sup> janvier 1955), « Illusions à rebours », *Nouvelle Revue française* : 1010-1021 et 58-70.

Grémion, P. (1995), *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris (1950-1975)*. Paris : Fayard. Kanapa, J. (1947), *L'existentialisme n'est pas un humanisme*. Paris : Éd. sociales.

*La Nouvelle critique* (1948), « Éditorial » n° 1.

*Le Débat* (1980), « Éditorial » n° 1, mai.

*Les Temps modernes* (1980), éditorial signé T. M., note 1, écrit par Claude Lanzmann, mai.

Lévi-Strauss, C. (1955), « Diogène couché », *Les Temps modernes* n° 195.

Loubet del Bayle, J.-L. (1969), *Les Non-Conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*. Paris : Seuil.

Mounier, E. cité par M. Winock (1975), *Histoire politique de la revue Esprit*. Paris : Seuil.

Nora, P. (1980), entretien avec Jacqueline Piatier, *Le Monde*, 2 mai.

Patron, S. (2000), *Critique 1946-1996. Une encyclopédie de l'esprit moderne*. Caen : Éd. IMEC.

Ricœur, P. (1969), *Le conflit des interprétations*. Paris : Seuil. Sartre, J.-P. (1948), *Qu'est-ce que la littérature ?* dans *Situation II*. Paris : Gallimard.

Sartre, J.-P. (1945), « Présentation des *Temps modernes* », *Les Temps modernes* n° 1, octobre ; repris dans *Situations II* (1948), pp. 12-13. Paris : Gallimard.

Sartre, J.-P. (1986), *Qu'est-ce que la littérature ?* Coll. « Folio », Paris : Gallimard.

Touchard, J. (1960), « L'esprit des années 30 », dans *Tendances politiques dans la vie politique française depuis 1789*. Paris : Hachette.